



Les Komis-Permiaks

Eva Toulouze

► **To cite this version:**

Eva Toulouze. Les Komis-Permiaks: Un peuple presque oublié. Toulouze, Eva; Cagnoli, Sébastien. Les Komis. Questions d'histoire et de culture., L'Harmattan; ADEFO, pp.47-83, 2010, Bibliothèque finno-ougrienne, 9782296120709. <adefo.org>. <hal-01276203>

HAL Id: hal-01276203

<https://hal-inalco.archives-ouvertes.fr/hal-01276203>

Submitted on 23 Feb 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Eva TOULOUZE

LES KOMIS PERMIAKS

Un peuple presque oublié

Cet article se concentre sur l'histoire politique et culturelle des Komis permiaks, qui ont obtenu en 1925 de Moscou la possibilité d'avoir un territoire qui porte leur nom, avec des institutions leur permettant de développer leur culture. Il entend présenter un contexte qui permettra au lecteur de mieux apprécier le film inclus dans cet ouvrage. C'est pourquoi dans l'article je ne présente pas des considérations très approfondies sur la situation actuelle, qui est abondamment commentée dans le film.

Les Permiaks ont longtemps détenu un record, pour lequel ils étaient d'ailleurs connus : c'était le seul territoire attribué à une nationalité finno-ougrienne de Russie où, à la fin du XXe siècle, la population éponyme était majoritaire. C'était bien sûr un corollaire du sous-développement de la région : contrairement aux autres régions habitées par des Finno-Ougriens, elle n'avait aucune ressource économique qui ait pu attirer une population d'immigrés. Ainsi les Permiaks sont-ils longtemps restés isolés, vivant entre eux. Le fait que la cause en fût la pauvreté de leur terre, le retard économique pris même sur le reste de la Russie, n'a pas manqué d'avoir sur leur conscience d'eux-mêmes des effets déplorables : c'est une des régions où le nihilisme, l'autodestruction ont frappé de la manière la plus violente. En même temps, c'est aussi l'une des régions les moins connues du monde finno-ougrien. Mon expérience personnelle peut en témoigner. Pour atteindre la capitale, Kudymkar, en provenance de Syktyvkar, j'ai dû faire un immense détour : alors qu'à vol d'oiseau la distance entre les deux villes est de 400 km, j'ai dû faire un voyage de neuf heures d'autocar jusqu'à Kirov, là prendre le Transsibérien et voyager quelques heures pendant la nuit, pour arriver à la gare de Mendeleevo au tout petit matin. Il a fallu dormir sur les bancs de la gare jusqu'à ce que les premières voitures-taxi – des particuliers propriétaires de voiture cherchant à se servir de leur véhicule comme source de revenu – nous conduisent en une heure et demie jusqu'à la ville permiak. C'était en 1995. Peu de chercheurs se sont penchés sur le cas permiak. Parmi ceux qui ont fait du terrain dans l'okrug autonome, il faut nommer le Finlandais Seppo Lallukka, qui a même publié un livre à ce sujet (1992). Je m'appuierai dans cet article aussi bien sur la littérature spécialisée que sur mes travaux de terrain²⁰.

Les Permiaks sont répartis en deux grandes zones, correspondant également à des différences dialectales : la région du sud, autour des rivières In'va et Nerda, qui couvre aujourd'hui les districts de Jus'va et de Kudymkar, et la région septentrionale, avec les bassins de la Kosa et en partie de la Kama (districts de Gai, Kosa et Kočevskij). Ces deux parties du territoire sont séparées par une zone, le district de Jurla, habité par des Russes. Du moins telle est la perception aujourd'hui : cette population se compose en partie de descendants de Russes venus coloniser cette région depuis le XVIe siècle et en partie de Permiaks russifiés (Šabaev 1994, p. 13). Les Permiaks du sud, autour de la rivière In'va et autour de la capitale Kudymkar, sont ceux qui ont le plus préservé la culture permiak, comme le montrent les statistiques établies au début des années 1990 : c'est là par exemple que la

langue résiste à la russification de la manière la plus coriace (Šabaev 1994, p. 11). Les régions du nord subissent davantage les effets de la pénétration du russe.

20 J'ai passé deux semaines à Kudymkar et j'ai été accueillie et introduite dans les milieux permiaks par la folkloriste Ljudmila Nikitina. Qu'elle en soit ici, bien qu'avec retard, remerciée.

Les chiffres de recensements

	1897	1926	1939	1959	1970	1979	1989	2002	
KP	104 700		134 000		–	144 000		153 000	151 000
000	125 235								152
%		73,2	66,1	54,1	58,3	61,4	60,1		

Tableau Šabaev 1993, p. 84.

I. UNE SPÉCIFICITÉ HISTORIQUE

Les Permiaks entrèrent en contact avec les Russes de Novgorod et furent pris dans les querelles entre cette ville et Moscou pour la plus grande partie du XVe siècle, l'une comme l'autre prétendant avoir autorité sur la Permie. En tout cas, les Permiaks allaient être évangélisés un peu plus tard que les Zyriènes, par l'un des évêques successeurs de Stéphane de Permie, Iona : il convertit en 1460 le chef

des Permiaks de Čerdyn', qui dut, après une défaite militaire face à Moscou, lui faire allégeance en 1472. En même temps, leur territoire est régulièrement victime d'incursions venues de l'autre côté de l'Oural, de la part d'Ougriens de l'Ob. Cela les amena à faire appel à des forces militaires russes pour se défendre (Lallukka 1992, pp. 20-22).

I.1. Le servage

Quand en 1558 les frères Stroganov, de riches industriels et marchands, propriétaires de salines, demandent et obtiennent du tsar la concession de terres prétendument inhabitées, ils occupent pratiquement la frontière orientale de la Russie, telle qu'elle se dessine après la prise de Kazan (Nolde 1952, p. 132). Le statut octroyé aux Stroganov est particulier : ils dépendent directement de la couronne et ils arrivent à garder leurs privilèges. Même, ils augmentent leurs terres systématiquement : si en 1579 ils possédaient 43 villages, cent ans plus tard le nombre de villages est déjà de 340 ; le nombre de foyers sous leur autorité passe de 2 855 à 5 954 entre 1675 et 1715. En même temps, beaucoup de paysans prenaient la fuite, ce qui explique que les propriétaires aient tenté de gérer leurs terres d'une main de fer (Lallukka 1992, pp. 25-26). Or, ces terres sont surtout habitées par des Permiaks. Les Stroganov les réduisent en servage : les Permiaks sont les seuls des Finno-Ougriens à avoir connu le servage proprement dit, à ne pas être paysans redevables seulement à l'État. C'est là le point principal qui fonde une identité permiak spécifique. Même le rapport traditionnel à la forêt est infléchi par le fait que celle-ci est propriété des Stroganov, et donc que l'accès est limité à leurs gens (Šabaev 1998, pp. 25-26).

Plusieurs auteurs ont souligné l'importance du servage – qui n'a été formalisé qu'au XVIIIe siècle, mais qui est le trait caractéristique de la destinée des Permiaks – dans la mise en place d'un « caractère national » distinct de celui des Zyriènes. Ils seraient en effet caractérisés par une certaine passivité, par leur naturel soumis et docile (id., p. 27). Il est vrai que K. Žakov lui aussi, qui a exploré le pays permiak en 1901, a été frappé par la pauvreté des villages, qui était accompagnée par une atmosphère de tristesse (Nikitina 1995, pp. 26-27). Il faut cependant noter que le servage n'a jamais touché les Permiaks du nord, qui échappaient à l'emprise des Stroganov (Šabaev 1998, p. 26).

Les dures conditions de vie des Permiaks expliquent cependant qu'ils se soient eux aussi, de temps à autres, soulevés : même si l'historiographie soviétique a tendance à monter en épingle les révoltes pendant la période tsariste – pour illustrer la notion de lutte des classes centrale dans l'histoire officielle – en général elle n'a pas inventé des événements, se contentant d'en amplifier la portée. C'est en 1861, 1862 et 1868 que les Permiaks ont protesté le plus énergiquement contre la charge fiscale qui pesait sur eux (Bačev 1975, pp. 14-15).

I.2. Les années soviétiques

C'est uniquement à l'automne 1918 que le pouvoir soviétique l'emporte dans les régions permiakes, d'autant qu'il n'y avait pas dans la région de parti communiste organisé : il a fallu pour cela l'intervention des bolcheviks de l'Oural. Mais la guerre civile faisait rage dans la région et le pouvoir est passé des uns aux autres plusieurs fois jusqu'en juin 1919 (Ponomarev 1970a, p. 423).

Les premières années du pouvoir soviétique furent particulièrement difficiles pour les Permiaks. En effet, ils n'ont pas seulement connu, comme tous les paysans en Russie, des rigueurs du communisme de guerre, qui ont privé la campagne des agriculteurs les plus expérimentés (Šabaev 1998, pp. 29-30). Eux ont souffert en outre de l'avidité des autorités de Perm', qui craignaient que toute la région ne leur échappe. Il faut consacrer tout un chapitre à la question de l'autonomie et aux polémiques qui l'ont entourée (cf. infra).

Mais soulignons d'ores et déjà une caractéristique du pays permiak dans les premières décennies du pouvoir soviétique : cette région a été sélectionnée en 1929 pour accueillir des déportés (specpereselency). Elle n'était pas prête à absorber les dizaines de milliers de personnes qui y furent envoyées dans des conditions particulièrement pénibles – à pied et affamées. C'étaient lesdits « koulaks », paysans considérés comme riches – en fait, à peine plus aisés que les autres – dont les propriétés avaient été confisquées et qui avaient été exilés : c'est ce que le discours officiel appelait « éliminer les koulaks en tant que classe ». Il n'y avait ni logements pour les accueillir ni aliments pour les nourrir. De plus, pour éviter la « contagion », il était rigoureusement interdit à la population de les aider ou de les héberger. Ils étaient censés être hébergés dans des camps, mais ceux-ci étaient pratiquement inexistantes. La première année, 40 % d'entre eux avaient péri, mais en 1931, ils étaient déjà 30 000 dans douze camps spéciaux. Plus tard, il n'en restera que quelques milliers (Kon'šin 1995, pp. 20- 22).

Cette situation était lourde à supporter également pour la population : dans les années 1933-34, et puis 1936-37, on peut parler de famine chez les Permiaks, dont les terres ne sont pas particulièrement fertiles (Šabaev 1998, p. 31). On peut dire que c'est certainement l'une des régions qui économiquement a souffert le plus dans la période soviétique. C'est pendant cette période cependant que s'y est développée l'industrie du bois, en grande partie à l'aide de l'importation de main-d'œuvre non qualifiée, mais aussi en faisant basculer bien des paysans permiaks du côté de la classe ouvrière (Šabaev 1998, pp. 32-33). La situation n'a pas été améliorée par les efforts de guerre : si 10 000 soldats en provenance de cette région tombent sur le front, les femmes restées au pays ont souffert, comme partout ailleurs dans le pays, non seulement de la faim mais aussi d'une exploitation forcée dans les kolkhozes et dans l'industrie (Šabaev 1998, p. 34).

Après la guerre, les tendances à la concentration, qui caractérisent toute l'Union Soviétique, se manifestent tout autant ici qu'ailleurs. Si en 1959 il y avait 1 280 villages habités, au début des années 1990 il n'y en a plus que 800 (Lallukka 1992, p. 17).

Cette région restait, dans les années 1990, l'une des plus sous-développées de Russie d'Europe, avec une espérance de vie de dix à onze ans inférieure à celle de la région de Perm', avec des services sociaux particulièrement faibles et donc une mortalité accrue, notamment infantile. Cela a provoqué une émigration qui n'est cependant pas aussi marquée dans la population autochtone. C'est surtout l'intelligentsia permiake qui s'en est allée, laissant ainsi le pays décapité (Šabaev 1998, pp. 34-35). En même temps, Kudymkar, la capitale, ville d'environ 30 000 habitants, est relativement peu urbanisée

: en 1992, il y résidait 400 familles possédant une vache (Lallukka 1992, p. 16) et il n'y avait en 1996 pas un seul bar ou restaurant (mes travaux de terrain)²¹.

II. LA QUESTION DE L'AUTONOMIE

L'idée de rassembler tous les Komis dans une même entité territoriale remonte aux débats sur la création de l'oblast' komie, où les responsables zyriènes, Batiev en tête, œuvraient pour la réalisation d'une grande république komie, rassemblant tous les Komis éparpillés au sud, au nord et à l'est (Ponomarev 1970, p. 43).

21 Il ne faut pas oublier non plus que Kudymkar est bien reliée à Perm', qui est un centre célèbre de mafia. L'omniprésence des groupes mafieux était l'une des raisons qui avaient découragé les entrepreneurs d'ouvrir des cafés ou restaurants. La situation aujourd'hui a changé.

La Conférence du Parti de Kudymkar, cependant, s'exprima une première fois en avril 1921 négativement, estimant la proposition de Syktyvkar « prématurée et inutile » (ibid.). Ce sont ces positions-là que l'historiographie soviétique met en évidence. En même temps, les relations entre les deux groupes de Komis demeurent : les communistes permiaks sont représentés à la Première conférence du Parti komi à Ust'Sysol'sk en janvier 1921 (Vavilin 1993, Dmitrikov 1993). Cette conférence insiste sur la nécessité d'unir tous les Komis, bien que les voies de communication entre le centre et le Sud aient été inexistantes (Epilin 1993, p. 13). Les communistes permiaks se rendent auprès de Kalinine pour exprimer leur souhait d'être réunis avec les autres Komis, mais Moscou estime que d'une part la « volonté populaire n'a pas été exprimée de manière suffisamment claire » et que d'autre part l'absence de voies de communication est un obstacle décisif à la viabilité économique de la région (id., p. 14)

Ces années sont particulièrement difficiles pour le pays permiak : la famine a durement frappé en 1921, et les autorités de Perm', craignant que la question soit réglée favorablement à Syktyvkar, mènent une double politique de répression – arrestations, purge dans le parti des communistes favorables à l'unification – et de pillage économique, de manière à tirer de la région habitée par les Permiaks un maximum avant de la perdre : c'est ainsi que 800 000 pouds (13 104 tonnes) de froment sont dirigés sur Perm' (Epilin 1993, pp. 15-17). Les autorités komies vont jusqu'à parler, entre décembre 1921 et mars 1922, de terreur blanche organisée par Perm' contre les responsables permiaks, ce qui fait que beaucoup d'entre eux quittent la région (Vavilin 1993, p. 13).

En 1921, cela n'empêche pas les communistes de discuter de la question de l'unification, même si les autorités de Perm' ont tout fait pour l'empêcher. La situation est tendue au point que les

observateurs n'excluent pas un soulèvement armé de la population. L'intelligentsia permiaké, à laquelle Syktyvkar ne prête pas une attention particulière²², est ainsi partagée – certains veulent la réunion avec l'oblast', d'autres sont partisans d'une autonomie à eux (Lallukka 1992, p. 44).

Entre-temps, la tension monte entre Perm' et Syktyvkar : les délégations komies se succèdent pour discuter de l'unification, au point que Perm' finit par protester. On a l'impression que les Permiaks, qui au départ étaient réticents à s'engager, basculent de plus en plus du côté de Syktyvkar, notamment du fait du comportement prédateur de Perm'. Cela aboutit, en 1923, à ce que les représentants zyriènes et permiaks au VCIK présentent ensemble de nouveau la demande d'unification. La même année, la réforme administrative de la région de l'Oural ne prend pas en compte les besoins des Permiaks, qui se trouvent partagés entre plusieurs unités administratives. Tarakanov, le représentant permiak, essaye, en vain, d'obtenir une forme d'autonomie de la part des autorités de Perm' (Ponomarev 1970a, pp. 424-425).

Moscou est contrainte d'envoyer une commission, qui étudie sur place la situation en 1924, alors qu'une conférence de paysans vote largement en faveur de l'unification avec l'oblast' komie (id., p. 426).

La décision est prise au Comité central du parti en janvier 1925, et confirmée au VCIK le mois suivant : la région est économiquement liée à l'Oural et les revendications des Permiaks de se détacher de l'Oural sont refusées, mais à titre de consolation (du moins peut-on le supposer), il leur est accordé un statut autonome (Ponomarev 1970, p. 45). Il faut croire également que l'attitude violente des autorités de Perm', fortement critiquées par Moscou, a contribué à ce que la balance penche en faveur d'une prise en compte des intérêts de Kudymkar. Les Permiaks représentent 75 % de la nouvelle entité nationale (Čugaev 1960, p. 24).

²² Sur les questions politiques, l'intelligentsia et la classe politique komie avaient les idées suffisamment claires et des objectifs très précis. On a l'impression qu'ils n'étaient pas très à l'écoute. Mais sur le plan culturel, les Permiaks trouveront un grand appui de la part des Komis du nord.

III. UNE CULTURE KOMI PERMIAKE

Comme dans le cas de beaucoup de peuples de la Russie, notamment dans le Nord, dans la deuxième moitié du XIXe siècle, les voyageurs et les ecclésiastiques avaient tendance à présenter les Permiaks comme un peuple agonisant. Rogov, qui avait vécu trois ans dans la région de l'In'va, avait pu le constater : « Les Permiaks de souche se russifient à vue d'œil et leur langue est en train de se perdre

et d'être remplacée par le russe : aujourd'hui, tous les Permiaks adultes de sexe masculin parlent russe de manière satisfaisante, et certains ne se distinguent en rien des Russes de souche. Beaucoup d'enfants et toutes les femmes, dans certains villages, ne parlent que russe. (...) Cette situation des Permiaks et de leur langue me donne des raisons de croire qu'avec le temps cette langue cessera d'être utilisée et se perdra » (Rogov 1869, p. III). Un siècle et demi s'est écoulé, et l'on pourrait croire que Rogov parle de la situation actuelle. Qu'est-ce qui s'est passé pendant ces 150 ans, pour avoir interrompu une évolution qui à l'époque semblait inéluctable ? Sans doute, l'un des éléments qui expliquent que le komi permiak existe toujours tient aux événements qui ont accompagné, pour les nationalités de l'URSS, la première décennie qui a suivi la Révolution. Chez les Permiaks comme ailleurs, la politique volontariste d'encouragement des langues vernaculaires a pour un temps revitalisé une culture qui semblait à bout de souffle. Nous allons voir comment celle-ci, et notamment la culture de l'écrit, s'est implantée dans cette région et comment elle s'y est épanouie notamment dans les années 1920.

En 1897, l'alphabétisation était de 6 % chez les hommes et 1,3 % chez les femmes (Bačev 1975, p. 8), et elle s'était élevée à 15 % avant la Révolution (Nečev 1934, p. 99). Ces chiffres montrent que la tendance était clairement à la hausse avant même la révolution culturelle impulsée par les Soviétiques. Cependant, le nombre d'instituteurs permiaks restait particulièrement faible – pas plus de cinq en 1912 (Šabaev 1998, p. 27).

III.1. Le permiak écrit avant la Révolution

On ne peut pas dire que le permiak n'ait pas des lettres de noblesse précédant la Révolution. En effet, comme dans le reste de la Russie, des missionnaires et prêtres orthodoxes ont travaillé à enraciner le christianisme chez les autochtones de Russie. Comme leur objectif n'était guère de développer des cultures vernaculaires ni de consolider des groupes ethniques en peuples conscients d'eux-mêmes, ils n'ont pas hésité à créer des outils dans les formes dialectales correspondant à la langue parlée par ceux qu'ils voulaient toucher.

Dès la fin du XVIIIe siècle, A. Popov, un ecclésiastique de Perm', a établi un dictionnaire et une grammaire (Bačev 1993, p. 78). Des manuscrits ont également été établis par des prêtres, Fedor Ljubimov (église de Jogva) et F.A. Volegov. Mais les Stroganov en avaient interdit la publication (Bačev 1993, p. 79). Une des premières tentatives de mettre à l'écrit des connaissances sur le permiak est le dictionnaire composé par un ancien prêtre de Kudymkar, Georgij Čečulin, dans le dialecte d'Elovo et qui comprenait 4 000 mots, dont l'accentuation était notée. Il avait été présenté en 1925 à Sjögrén (Komi-permiackij 1962, pp. 148-149).

Dans les années 1860, des hagiographies virent le jour, rédigées par N.A. Rogov et par un ecclésiastique de Kudymkar, Avraam Popov.

Nikolaj Abramovič Rogov (1825-1905), né dans une famille de serfs des Stroganov, est l'auteur d'une tentative de grammaire du permiak, qui contient entre autres des proverbes, des devinettes, des chansons et de courts contes et récits. Il est également l'auteur d'un dictionnaire permiak-russe de 415 pages, paru à Saint-Petersbourg en 1869. Rogov avait été envoyé tout de suite après la fin de

l'école dans la région de l'In'va. Il affirme avoir été motivé à établir ce dictionnaire par la constatation que le permiak était en voie de disparition (cf. infra). Son dictionnaire contient près de 13 000 mots, sans accentuation. Rogov a été conseillé par Sjögrén et son dictionnaire se base sur les dialectes méridionaux (Komi-permiackij 1962, p. 149). En plus de ses œuvres consacrées à la langue, il étudie les Permiaks et publie ses travaux dans les périodiques de la Société russe de géographie, dont il est membre (Konin 1976, pp. 118-119).

Dans l'esprit d'Il'minskij²³, des livres à contenu religieux traduits par Ja. Šestakov et I. Sedegov parurent dans les années

1870.

Popov, enseignant à l'école de Kudymkar, est l'auteur d'un Abécédaire (Выддьӧмпермякъпонда), publié en 1894 à Perm' en tant qu'annexe à l'Almanach du gouvernement de Perm'. L'objectif est de faciliter l'apprentissage de la lecture par les enfants permiaks en partant de leur langue, mais en introduisant le russe dès le début. C'est pourquoi il présente des matériaux dans les deux langues – au début des lettres puis des mots et des petites phrases dans les deux langues, à la fin un petit texte, et un glossaire pour les instituteurs ne connaissant pas la langue (Popov 1894,

p. 3). Cet ouvrage sera réédité en 1904 en dialecte de l'In'va sous le titre Abécédaire et premier livre de lecture dans les écoles permiakes (Азбука и первая книга для чтения в пермяцких школах) (158 p.) (Bačev 1993, p. 79).

Plusieurs personnalités méritent d'être mentionnées pour leurs efforts d'alphabétisation de leur peuple. Par exemple un nom que l'on retrouve sur de nombreuses publications, Kondratij Mihailovič Mošegov (1881-1937), ancien élève de l'école normale de Kazan, qui pendant la période soviétique étudiera l'histoire de la région et travaillera à l'ouverture d'écoles et à la formation des enseignants (Konin 1976, p. 116). La date de sa mort montre qu'il n'échappera pas aux répressions.

À noter encore au début du XXe siècle, un syllabaire en dialecte de Čerdyn' dont les auteurs sont ce même Mošegov et P.V. Ščarov (Kazan 1908) (Букварь для пермяцких детей), un livre de lecture de P.V. Ščarov (2я книга для чтения и практических упражнений на пермяцком языке), publié à Kazan en 1909 et comportant 78 pages, sous la direction de K.M. Mošegov et D.F. Bogdanova dans le dialecte de la Kosa et de la Kama. Le permiak était également utilisé dans les manuels de russe²⁴.

Il n'y avait pas que des livres à contenu religieux : il faut encore citer la traduction par Mošegov du Conte du pêcheur et du poisson de Pouchkine, une première fois en 1900 dans le dialecte de l'In'va et une deuxième fois en 1906, édité à Kazan (Komi-permiackij... 1962, p. 4, Bačev 1993, p. 80).

Donc, le bilan de la période pré-soviétique est loin d'être négligeable. Mais les efforts qui avaient été faits ne correspondaient pas entièrement aux nécessités des temps nouveaux, alors que les Permiaks se prennent en main et essayent de se doter d'un instrument performant.

III.2. La création d'une langue littéraire

Existe-t-il deux langues komies ? Sur ce point, même les auteurs soviétiques doivent reconnaître que du point de vue scientifique, il y a une seule langue et que les différences entre les deux sont d'ordre dialectal (Komi-permiackij 1962, p. 5). L'idée de créer une langue littéraire distincte de celle qu'utilisaient au Nord les Zyriènes et correspondant de manière plus précise aux dialectes parlés par les Permiaks a été formulée pour la première fois en 1923 : le 1er Congrès des forces de la culture de la région permiake envisage la création d'une langue littéraire à part entière (Komi-permiackij... 1962, p. 36).

A posteriori, on peut s'interroger sur l'opportunité de créer une langue littéraire komie permiake. K. Rédei s'est prononcé sur ce point de manière très nette : il a considéré que c'était une décision mal à propos, considérant que cela avait permis d'affaiblir l'identité komie, que cette mesure aboutissait à « diviser pour régner ». Pour le linguiste hongrois, grand spécialiste du komi, la création d'une langue littéraire komie permiake répondait à une mauvaise interprétation de l'identité, qui donnait priorité aux revendications locales sur les intérêts généraux (Rédei 1996, pp. 133-134). Dans ce débat, ici comme dans le cas des langues mordves ou maries, la plupart des auteurs extérieurs à la Russie

23 Pour plus de détails sur cette personnalité centrale pour l'instruction des autochtones de Russie et notamment de Russie centrale, cf. Toulouse 2004.

24 Первоначальный учебник русского языка для чердынских пермяков, Kazan 1906, 77 pages.

prennent souvent, comme Rédei, des positions hostiles à l'existence des deux langues. D'autres, cependant, comme Dobó, prennent acte de l'existence d'une langue permiake et ne considèrent pas opportun de la remettre en cause (Dobó 1997, pp. 49-50).

La base dialectale

Comme évoqué au tout début de cet article, le permiak est subdivisé en deux groupes de dialectes : le dialecte de l'In'va et de la Nerdva, englobant la région de la capitale Kudymkar, est parlé dans le Sud de la région ; le deuxième dialecte est celui du nord qui couvre les bassins de la Kosa et en partie de la Kama (et de ses affluents). Dans les dialectes méridionaux, le l d'origine a été remplacé par le phonème v ou w, alors que dans les dialectes septentrionaux, le l demeure (Rédei 1997, p. 133).

Le premier dialecte qui a été de fait pris pour base de la langue littéraire a été le dialecte de l'In'va, puisque la plupart des militants étaient originaires de cette région (Komi-permiackij... 1962, p. 36). La question du l est devenue le point central du débat. En 1923, le Congrès des forces culturelles du

pays komi permiak décide non seulement de créer la langue littéraire, mais aussi d'y introduire le I. Il n'en reste pas moins que la décision n'est pas suivie d'effet, et que jusqu'à 1927, le I n'est pas présent dans les publications en langue littéraire (ibid.). Neuf livres paraissent ainsi sans le I.

D'après Krivoščekova, le premier livre avec le I paraît en 1927, c'est la comédie de NóbinsaVittorRajyn « Au paradis », traduite par V.I. Debrjanyj (Krivoščekova 1967, p. 120). Cependant, cette traduction ne figure dans aucune bibliographie. Sébastien Cagnoli relève que la seule traduction du théâtre de Savin en permiak mentionnée dans les bibliographies est le drame Au lever du soleil une fleur s'est fanée (en zyriène Šondipetigöndžoridžkošmis ; en permiak Šondipetikönlymdorćáakošmis), traduit par

V.I. Derjabin alias sous son nom komi IvuVašif, en alphabet de Molodcov, paru à Moscou, daté de 1927. Effectivement, on y trouve une alternance l~v similaire à celle du zyriène standard.

La version permiake de la pièce de NóbinsaVittor

Au lever du soleil une fleur s'est fanée.

L'alphabet

Les textes d'avant la Révolution étaient écrits en alphabet cyrillique, ou plutôt russe, fort similaire à la graphie d'aujourd'hui. (Komi-permiackij... 1962, p. 36).

Entre les années 1920 et les années 1930, les Komis permiaks « ont suivi les pratiques de l'oblast' komie : alphabet russe avant 1920, avec quelques adaptations (le ö, le дз, le дж, le тш), puis alphabet de Molodcov »²⁵ (Šabaev 1994, p. 5). Au début des années 1930, comme dans l'oblast', il y eut un passage par l'alphabet latin (Komi-permiackij... 1962, p. 36).

Ce passage à l'alphabet latin est aujourd'hui très généralement critiqué par les chercheurs, qui soulignent la rupture provoquée et les difficultés nouvelles pour les apprenants (Šabaev 1994, p. 6). Il faut ajouter à cela que les enseignants, pour la plupart, ne connaissaient pas l'alphabet latin mieux que leurs élèves. Cela rendait son apprentissage particulièrement laborieux, même si c'était là la tendance générale dans toute l'Union Soviétique – très peu de peuples de l'URSS sont restés à l'écart (Toulouse 1997). La commission du Nouvel alphabet s'est engagée de manière très active dans les

mesures pour implanter cet alphabet dans la population : tous les manuels publiés le sont dans le nouvel alphabet (Nečaev 1934, p. 102)

La décision de renoncer à l'alphabet latin et de passer au cyrillique fut prise par une commission composée de V.I. Jakimov, A.T. Mošegova et A.M. Sporova (Bačev 1993, p. 80). Comme partout en russe, cette décision a été prise à l'échelon local sur instruction du centre, mais il est fort probable que tous les usagers, notamment les enseignants et les parents d'élèves, étaient réellement favorables à cette mesure. Il semble bien que chez les Permiaks il n'y ait pas eu de retour, comme chez les Zyriènes, à l'alphabet de Molodcov. L'alphabet cyrillique est confirmé dans un manuel d'orthographe daté de 1938 (Коми-пермяцкӧйкывлӧнправилоэз) et c'est la même année que les abécédaires utilisés dans les écoles sont remplacés (Krivoščekova 1967, pp. 118, 120).

L'indigénisation

La « komisation » des cadres – apprentissage de la langue des habitants – va de pair dans la région komie permiake avec l'opération intitulée « Liquidation de l'analphabétisme », dite likbez (en russe : ликвидация безграмотности) et qui touche l'ensemble de la Russie. Une action de choc est entreprise pour alphabétiser la population en février-juin 1929 et l'alphabétisation est proclamée complète en 1932 (Pahorukova 1977, pp. 21-22). Dans le cadre de la politique d'indigénisation, un manuel de komi permiak voit le jour en 1935. L'auteur en est F.A. Tupicyn : « Avec la komisation des institutions et des organisations de l'okrug, la nécessité s'est fait sentir d'enseigner le komi aux fonctionnaires ne le connaissant pas (...). Dans ce manuel je me fixe comme objectif d'enseigner le komi suffisamment pour qu'une personne qui ne le parle pas apprenne à parler, ayant le vocabulaire nécessaire à la communication de tous les jours avec la population komie » (Tupicyn 1935, p. 3). Mais la politique d'indigénisation, promue par le centre, ici comme ailleurs n'est pas du goût de tout le monde : beaucoup estiment, et l'expriment, que le développement d'une culture komie permiake particulière est inutile – la suprématie de la culture russe est justifiée par le fait que c'est la langue de la Révolution, argument qu'on retrouvera répété jusqu'en 1953 (Nečaev 1935, p. 100). En principe, l'indigénisation impliquait aussi que les documents officiels fussent écrits en komi, mais cela ne s'est jamais fait et les documents ont continué à être écrits en russe (Pahorukova 1977, p. 22).

25 Il semblerait que la littérature utilisant cet alphabet ait été assez peu abondante – sans doute parce que les années d'utilisation de cet alphabet sont les années du tout début de l'activité littéraire (Majšev 1940, p. 5), la période la plus intense tombe au moment de la latinisation.

L'emprunt

Les emprunts au russe sont traditionnels dans cette région : ainsi par exemple « parler » se dit bajtni, ce qui est un emprunt à un mot ancien du russe bajat' (Šabaev 1998, p. 39). Mais l'afflux de mots issus du russe s'est puissamment accéléré dans les années 1930. Les auteurs de la période soviétique le mentionnent sans hésitation, appelant ce processus « enrichissement » de la langue (Komi-permiackij... 1962, pp. 127-128, Komi-permiacko... 1985, p. 5).

III.3. Le théâtre

C'est en russe que commence officiellement l'histoire du théâtre dans les régions permiakes, avec un théâtre russe professionnel de Sverdlovsk qui se produit à Kudymkar en 1930. À Kudymkar fonctionnait un « Théâtre de la jeunesse kolkhozienne », qui servira de base pour le développement du théâtre komi. C'est en 1933 qu'est jouée la première pièce en komi, une pièce d'un auteur permiak, S. Karavaev, intitulée La cour. Mais la part du lion revient à Viktor Savin, ÓobdinsaVittor, l'un des plus influents intellectuels et hommes politiques komis, et initiateur du théâtre komi dans l'oblast', dont plusieurs pièces sont jouées en permiak dans la capitale.

C'est en 1935 que le Théâtre de la jeunesse kolkhozienne devient officiellement un théâtre professionnel en langue komie. Il jouera régulièrement des pièces de M. Lihačev et d'A. Zubov. Celui-ci est l'auteur de la première pièce écrite en permiak, À travers les ténèbres, avec des personnages classiques du théâtre édifiant de cette époque : le pauvre paysan, le responsable du parti, le koulak, sa fille. Cette pièce a même été jouée par le théâtre en 1937 à Sverdlovsk (Pahorukova 1977, pp. 19-20).

III.4. Les publications en komi permiak

Le premier livre paru en komi permiak est un recueil de quarante pages contenant des poèmes et des chansons : il s'intitule Boule sonnante (Gora-džul') et il a été publié à Syktyvkar en dialecte de l'In'va en 1923. Il contient des poèmes originaux des principaux poètes permiaks (A. Zubov, F. Tarakanov et d'autres) ainsi que des traductions de poèmes de V. Savin.

Les abécédaires et manuels publiés en komi ou pour l'apprentissage du komi représentent le premier « genre » publié, très présent dans toute cette période (Nečev 1934, p. 99). Dans les toutes

premières années, entre 1921 et 1925, huit manuels ont été publiés, pour un total de 23 000 exemplaires (Bačev 1975, p. 70). C'est en 1930 qu'est fondée la maison d'édition komie permiak et en 1935, il y a déjà 78 titres publiés à Kudymkar pour un total de 103 000 exemplaires (Šabaev 1998, p. 30, Bačev 1975, p. 70). Dix ans plus tard, le nombre de publications monte à 385 ouvrages en comptant les manuels, la littérature et les œuvres de vulgarisation. Compte tenu de l'importance de ce type de littérature, je présente en annexe la liste des manuels publiés dans l'entre-deux guerres ; je présente également la liste des grammaires et des dictionnaires, qui, elle, ira jusqu'aux années 1960.

À noter, dans cette période comme dans la suivante, deux caractéristiques de l'édition en langue komie : avant la fondation, en 1930, d'une maison d'édition à Kudymkar, les Permiaks ont trouvé – et c'est là un cas unique dans le monde finno-ougrien – un soutien indirect dans l'oblast' komie zyriène, qui informe l'opinion publique komie de la situation des cousins méridionaux. Ceci est bien sûr à mettre en rapport avec les circonstances politiques évoquées au début de cet article. C'est ainsi que des revues publiées à Syktyvkar, comme Komi mu (1926-29), ou encore Ordym (à partir de 1926) publient aussi bien des articles sur la situation dans l'okrug que des textes littéraires des auteurs permiaks. De plus, les écrivains permiaks étaient étroitement associés aux activités de l'Union des écrivains komis (Pahorukova 1977, p. 23). En 1928, un Permiak est même élu à sa direction –

V. Derjabin. En même temps, la littérature permiak, éditée à Syktyvkar, avait du mal à arriver jusqu'aux lecteurs potentiels dans l'okrug, même si elle touchait une autre catégorie de lecteurs.

Deuxièmement, on ne soulignera jamais suffisamment l'importance de Moscou comme lieu d'édition. C'est là en effet que sont publiés les manuels komis permiaks, grâce à la maison d'édition pour les nationalités, Centrizzdat. De nombreux intellectuels finno-ougriens, faisant leurs études à Moscou dans les années 1920 et 1930, y collaborent. C'est en 1927 qu'une section permiak y est créée. Elle ne se contente pas d'éditer bien des manuels, elle sort également des almanachs littéraires et artistiques : Le premier oiseau (Džul'žanp'tica) en 1930-31, Petite étincelle (Bičiron), en 1931-32 et Le jeune travailleur de choc (Tom udar'nik) entre 1931 et 1934 (id., p. 7).

Enfin, notons, même si cela apparaîtra clairement dans le chapitre suivant, que les auteurs de ces manuels sont en même temps les intellectuels les plus prestigieux de leur région à leur époque – certains jouissent même d'une grande popularité. Ce sont les nécessités de l'époque qui amènent toutes les capacités à se mobiliser dans tous les domaines.

III.5. Les intellectuels et la littérature dans les deux premières décennies du pouvoir soviétique

Comme partout dans les régions nationales de la Russie soviétique, ce sont les instituteurs, les personnes instruites – ceux que nous appellerons ici les intellectuels – qui vont prendre en main la vie culturelle, et politique, du pays komi permiak. Les deux noms les plus célèbres, sur lesquels nous nous arrêterons, sont Mihail Lihačev, que Lytkin met en avant comme le plus talentueux des auteurs permiaks (Lytkin 1962, p. 222) et Andrej Zubov.

Comme ailleurs, cette intelligentsia est faible en effectifs. Ces quelques individus sont confrontés à des tâches colossales, comme celle de codifier une langue pour leur peuple, de la diffuser, de créer des ouvrages pour l'enseigner, de l'utiliser dans tous les forums possibles – par leurs propres œuvres, mais aussi dans une nouvelle presse en langue nationale. Les personnalités que nous évoquerons auront été de véritables hommes-orchestres.

MihailPavlovičLihačev (Egva 1901 – Kudymkar 193726)

C'est un tout jeune homme qui lance ses forces dans le paysage culturel postrévolutionnaire permiak. Issu du monde paysan, il est formé comme instituteur et vient d'avoir son diplôme quand éclate la guerre civile. Il s'engage en 1919 dans l'Armée rouge. Après la guerre, il continue son travail d'instituteur jusqu'en 1925, année où il est appelé à la direction de l'enseignement de sa région et s'installe dans la capitale. Ses débuts littéraires datent de 1923. À partir de 1926, il se consacre au journalisme, est l'un des collaborateurs du journal permiak *Görys'* (Le laboureur), et passera même trois ans en formation à Moscou, réalisant son rêve d'y étudier à l'université (Pahorukova 1977, p. 33). En 1934, il est admis à l'Union des écrivains de l'URSS, participe au Congrès des écrivains, où il rencontre Gorki (Konin 1976, p. 116). Sa présence à Moscou lui permet d'être particulièrement actif comme collaborateur des Éditions centrales (Centrizdat) et d'avoir des rencontres enrichissantes avec des intellectuels russes (Pahorukova 1977, p. 34).

Lihačev avait l'expérience de la collecte du folklore de sa région et celle-ci lui sera utile dans le travail littéraire qu'il entreprendra. Malheureusement, ses collections, comprenant des contes, des chansons et des devinettes, ont été perdues, sans doute dans la tourmente des répressions des années 1930 (Tyris... 1981, p. 2). Mais les effets se font sentir dans ses œuvres, et ce tout d'abord au niveau de la langue, qui est riche, idiomatique, et qui abonde en expressions imagées venues du terroir, en comparaisons, en verbes expressifs (Bojko 1993, pp. 182-187, Pahorukova 1975, pp. 70-73).

Ses premières œuvres sont des poèmes, mais il se consacre bientôt à la prose et devient le premier prosateur et romancier permiak. Il publie dans le journal dont il est collaborateur habituel,

26 La date de sa mort donnée à l'époque soviétique était 1945. En fait, comme pour beaucoup d'intellectuels finno-ougriens, on ignorait tout de son sort jusqu'au début des années 1990 : nous savons maintenant que les deux principaux intellectuels ont été fusillés en 1937.

non seulement des articles journalistiques, mais des textes littéraires en prose (Istomin 1996, p. 2). De plus, son travail de journaliste lui permet de se familiariser avec la vie rurale et urbaine à son époque, avec l'industrie du bois, et lui donne des matériaux qu'il réutilisera dans ses œuvres littéraires (Pahorukova 1975, p. 66). Ses écrits sont accueillis avec enthousiasme, et il apparaît bien comme la première personnalité littéraire et intellectuelle de l'okrug.

Il est surtout l'auteur du premier roman en permiak : Menamzon (Mon fils), publié en 1936, sur lequel il a travaillé trois ans (id., p. 65). C'est un roman historique, présentant la vie des Komis avant la Révolution (mais les critiques le soupçonnent d'avoir voulu présenter, sous couvert de personnages du passé, des personnalités du présent). Il est ainsi à mettre dans la série des œuvres de la même époque et traitant du même thème chez d'autres Finno-Ougriens (et sans doute pas seulement) : Joug pesant (Šekytzibet) le premier roman oudmourte de KedraMitrej, publié en 1928, Elnet de Sergej Čavajjn chez les Maris, publié en 1937, donc quasiment contemporain du roman permiak. Les héros sont des paysans pauvres, Miroš et sa mère – on voit dans ce personnage, central dans le roman, l'influence du roman de Gorki, que Lihačev avait traduit – et Miroš, sous l'effet des injustices qu'il voit autour de lui, devient révolutionnaire. Le roman donne à l'auteur l'occasion de montrer la campagne permiake et ses coutumes avec une précision d'ethnographe ; la deuxième partie du roman relate les péripéties de la guerre « impérialiste » et de la Guerre civile (Pahorukova 1977, pp. 74-75). En même temps, le roman illustre le postulat de la lutte des classes, puisque les « pauvres » sont opposés aux « koulaks » : la mère de Miroš est séduite et abandonnée par le fils du koulak, elle est chassée de partout, et instinctivement choisit le parti des rouges dans la guerre civile et refuse de trahir les partisans que son fils a rejoints (id., pp. 66-67). Miroš, qui a dix ans au début du roman, n'est pas seulement témoin du vieillissement précoce de sa mère, il doit subir les injustices du koulak pour lequel il travaille : ce roman est aussi un Bildungsroman, qui suit le mûrissement du héros en révolutionnaire – comme le voulait l'époque (id., p. 67- 68).

Ce roman reste l'œuvre la plus marquante de Lihačev, qui est cependant extrêmement prolifique et publiée, entre 1929 et 1936, dix ouvrages (sans compter les œuvres parues dans la presse) : des recueils de poèmes et des récits, sans compter les manuels (id., p. 34). De plus, Lihačev est l'un des traducteurs les plus actifs : parmi les auteurs qu'il a traduits en permiak, notons Pouchkine, Gorki (des récits et La mère), Nekrasov, Ostrovski (Krivoščekova 1967, p. 12027 ; Pahorukova 1977, p. 34).

27 À noter qu'en 1967, les traductions sont citées, mais sans précision du nom du traducteur ; dix ans plus tard, il est envisageable pour Pahorukova de mentionner Lihačev, qui n'est plus frappé par l'ostracisme des répressions staliniennes.

À la fin de sa vie, Lihačev travaille au Comité exécutif de l'okrug sur les questions de recherche et enseigne la littérature komie à l'école normale de Kudymkar, où il organise un cercle littéraire, travaillant en russe et en komi, et où, d'après les souvenirs des survivants, il avait établi une atmosphère de respect et de confiance (Vavilin 1981, p. 2 ; Tyris 1981, p. 2)

AndrejNikoforovičZubov – PiťöÖńö (Verh. In'va 1899 - Kudymkar 193728)

Lui aussi, comme Lihačev, est d'origine paysanne. Mais après avoir fait dans son village des études primaires, il est formé à l'école de Jurma et devient télégraphiste à la fin de ses études. En 1919-22, il s'engage dans l'armée rouge ; il se retrouve d'abord à Syktyvkar, puis à Kudymkar. À Syktyvkar, en 1922, il travaille aux Éditions komies et suit des études à « l'Institut komi ». Il y noue sans doute des liens qui lui permettront de faire éditer le premier recueil permiak. De retour dans son pays, il se lance dans l'enseignement de sa langue maternelle et compose une grammaire (Konin 1976, p. 125). Il est conscient qu'il n'est pas linguiste, mais il n'y a personne pour faire ce travail, et il décide de se jeter à l'eau : « Advienne que pourra. Peut-être que quelqu'un lira cette grammaire, la comprendra, et améliorera mon travail... » (Pahorukova 1977, p. 21).

Son activité littéraire commence avec le premier recueil de poèmes en permiak, en 1923, et dans les années qui suivent, il continue son activité didactique, enseigne à Kudymkar et publie un manuel et une grammaire (respectivement en 1925 et en 1928 à Moscou). À partir de 1923, avec d'autres intellectuels (F.G. Tara-kanov et F.A. Tupicyn), il organise les « soirées komies » (komi ryttez), dont les initiateurs composent eux-mêmes le programme, avec conférences, chansons, poèmes et mises-en-scène, dont la première a lieu à Egva – en 1929 Savin lui-même y participera. Zubov y est actif, il chante et joue (Komi-permiackij... 1962, p. 39 ; Konin 1976, p. 125 ; Pahorukova 1977, p. 19). D'ailleurs, au début des années 1920, il se produit souvent sur scène, par exemple à la 1^e exposition agricole de l'URSS au « pavillon des peuples du Nord ». Il chante des chansons qu'il compose lui-même et qui s'inspirent du style populaire (Pahorukova 1993, p. 178). En plus, il travaille sérieusement en tant qu'acteur : en 1926, il joue le rôle principal dans une pièce de Savin (id., p. 177). Certains auteurs soulignent que ses œuvres sont marquées par le caractère oral : elles sont conçues pour être chantées ou écoutées plus que

28 La situation est ici la même que pour Lihačev : sa mort a été longtemps présentée comme remontant à 1945.

pour être lues. D'ailleurs, la langue qu'il utilise est très proche de la langue orale de communication. Une de ses œuvres les plus populaires date de 1923 : il y aborde pour la première fois le thème du coucou, qu'on va retrouver dans un certain nombre de ses poèmes (Kökögorttöm, Gorttömkök, le coucou sans domicile). Dans ces textes, il chante le désespoir de la femme permiake qui se lamente sur son sort à la veille de son mariage (Pahorukova 1977, p. 29). Les figures de femmes chez Zubov sont frappantes et reflètent un aspect du « féminisme » caractéristique des années 1920, où la question de l'émancipation féminine est un thème très présent dans la société et donc dans la littérature. Ces textes sont devenus des chansons populaires non seulement chez les Permiaks, mais aussi chez les Zyriènes du sud. De plus, Zubov a des poèmes politiques, qui évoquent la figure du poète éveillant le village (id., p. 32).

En 1923, il va suivre des cours universitaires à Perm' et à son retour en 1926, prend la direction du bureau de recherche du pays komi-permiak (Komi-permiackij... 1962, p. 40).

C'est en 1926 que paraît son premier recueil personnel de poèmes (Öndža, « Quelque chose »), qui est suivi par un long poème (« Sur la nouvelle voie ») en 1933. En 1935, il écrit une pièce intitulée À

travers les ténèbres (Pejmytojpyrjöt), qui sera jouée à Kudymkar, et la même année paraît un recueil de contes populaires (Konin 1976, p. 125, 126). Ce recueil est le résultat du travail qu'il a mené en 1934-35 avec des informateurs, et de son travail de mémoire : il a noté des contes qu'il avait entendus, quand il était enfant, en 1908-1910.

Comme certains autres auteurs, à l'image de ce qui se faisait dans l'oblast' komie, Zubov écrit sous pseudonyme : il prend son nom komi Öñö (équivalent d'Andrej) et « le nom de son père, qui en russe est Nikifor, mais en komi était Piťu » (Pahorukova 1977,

p. 8). C'est l'une des méthodes les plus naturelles pour trouver un nom de plume, qui est d'utiliser le nom suivant les principes du nom komi (cf. Fedina dans ce recueil, p. 97).

En tant que traducteur, il traduit Gogol (Pahorukova 1993, p. 177).

En écrivant ces lignes sur Zubov, je ne puis m'empêcher de comparer son profil et son sort à celui du chef de file de l'intelligentsia oudmourte, Kuzebaj Gerd. Comme Gerd, Zubov était un homme de scène (il y en a d'autres : NóbinsaVittor chez les Zyriènes et JyvanKyrjlja chez les Maris en sont des exemples), qui avait un excellent contact avec le public. Lui aussi avait écrit dans toutes sortes de genres – poésie, prose, théâtre, recherche – et avait une personnalité charismatique. Et leur sort est similaire : si Gerd est le premier des intellectuels « nationaux » frappé, il entraînera dans son sillage pratiquement tous les autres non seulement en Oudmourtie, mais aussi dans les autres régions finno-ougriennes.

En effet, les répressions touchent douloureusement le pays permiak : non seulement parce qu'elles font disparaître physiquement les principaux intellectuels – et tant d'autres personnes ! – mais aussi parce qu'avec eux disparaissent aussi leurs œuvres. Lihačev est arrêté à l'été 1937. Zubov était déjà détenu dans les geôles du NKVD. Accusés d'être membres d'une organisation contre-révolutionnaire et subversive, ainsi que d'espionner pour la Finlande et pour l'Estonie, ils sont condamnés à mort le 13 octobre et fusillés le jour de l'anniversaire de Lihačev, le 4 novembre 1927 – trois jours après que Kuzebaj Gerd a été fusillé dans les bois de Carélie (Istomin 1996, p. 3). J'ai eu la possibilité de participer à une cérémonie de la mémoire en novembre 1995 dans le cimetière de Kudymkar, où se trouvent les fosses communes qui ont accueilli les victimes de la folie meurtrière de novembre 1937. Des survivants ont évoqué la flamme de l'auto-da-fé : tous les livres, les manuels de Zubov et de Lihačev ont été brûlés. D'ailleurs, dans les bibliothèques publiques de Kudymkar, je n'ai pas pu mettre la main sur des originaux de leurs œuvres... En tout cas, l'enseignement de la littérature komie permiake disparaît des programmes en 1937-38 : les auteurs ayant tous été discrédités, leurs noms rayés de l'histoire, il n'y avait plus rien à enseigner...

III.6. La situation linguistique entre la IIe Guerre mondiale et les années 1990

Comme ailleurs, la réforme de l'école en 1958, sous prétexte de laisser le libre choix aux parents (cf. article sur les Komis, p. 19), porte le coup de grâce à l'école en komi ; cette tendance est accentuée par la politique d'élimination des « villages sans perspectives », qui sont justement les villages habités par les Permiaks permiakophones. C'est ainsi que dans les années 1960 les écoles nationales sont toutes fermées et que l'enseignement passe entièrement au russe (Šabaev 1994, p. 7). Au début des années 1990, toutes les 196 écoles fonctionnaient en russe, le permiak n'étant présent comme l'une des matières que dans 87 d'entre elles, dont une dans la capitale (Lallukka 1992, p. 18).

On peut lire, dans un ouvrage de vulgarisation²⁹ sur la région datant de 1985, des phrases très flatteuses sur l'usage abondant de la langue et sur le développement de la littérature originale, du théâtre et des traductions (Komi-permiacko... 1985, p. 5). Même si on peut avoir des doutes sur la correspondance de ce discours et de la réalité, il reflète les valeurs de l'époque et sans doute le fait que dans la population permiake, qui vivait relativement compacte, le permiak fonctionnait effectivement.

Mais l'absence de la langue vernaculaire dans les écoles, qui a des conséquences dramatiques partout dans le monde finno-ougrien, façonne de manière plus générale le mode de pensée de la

²⁹ Terme euphémistique pour ne pas dire « propagande ». Ces ouvrages sont intéressants aujourd'hui pour nous indiquer quel était, à chaque période, le discours dominant.

population adulte : pour faciliter l'intégration de leurs enfants dans le monde moderne, pour leur donner plus de chances de réussite, ils laissent de manière générale de côté leur propre langue et choisissent de ne leur transmettre que le russe. Ainsi le permiak, comme bien d'autres langues de l'Union, cesse au début des années 1960 d'être généralement accepté comme l'élément porteur de la culture nationale (Šabaev 1998, p. 39). Notons que paradoxalement, c'est au moment où la Russie sort du stalinisme, où les victimes sont réhabilitées et où le dégel rétablit une sorte de marge de manœuvre pour la pensée et pour l'expression, que les décisions les plus assassines pour les cultures minoritaires sont adoptées.

On le voit bien avec la position de la langue comparativement en 1959 et en 1989 : en quarante ans, la part de ceux qui se disent Permiaks parlant effectivement la langue a chuté de 92 % à 70,1 % (Šabaev 1994, p. 8).

Le pays komi permiak a fait l'objet, au début des années 1990, d'intérêt de la part des chercheurs du monde finno-ougrien. En 1992, Jurij Šabaev publie un sondage sur l'utilisation de la langue, qui avait été réalisé en 1989. La préservation de la langue comme langue de communication orale restait relativement élevée.

Première langue	Population urbaine	Population rurale
Permiak	43,8 %	79,2 %

Russe 48,6 % 16 %

Šabaev 1998, p. 38

Mais il y a une différence considérable avec l'utilisation de la langue de culture, la langue écrite – lecture et écriture : plus de la moitié des Permiaks interrogés avoue avoir des difficultés à utiliser le permiak écrit. La grande majorité d'entre eux à l'écrit préfère utiliser le russe. Seules les personnes âgées se rappellent avoir montré jadis une préférence pour le permiak : mais ce sont celles qui l'ont appris à l'école et qui étaient donc familières de cette forme particulière de la langue, et même elles avouent l'avoir oubliée (ibid.).

	Ville	Campagne
Sans difficulté	17	60
Mal	21	7
Comprend	36	17
Ne comprend pas	27	16

Šabaev 1998, p. 38-39

Enfin, la différence entre ville et campagne est significative : le dernier tableau l'illustre éloquemment.

IV. DÉVELOPPEMENTS RECENTS

Avec les années 1990, un mouvement de revitalisation s'est amorcé, notamment avec la création, en avril 1990, d'une association qui se donnait pour tâche de promouvoir la langue et la culture : en 1992, Jugör avait une centaine de membres. Mais il fallait commencer par rectifier le regard porté par les Permiaks eux-mêmes sur leur langue et leur culture. Le fait que la population russe habitant

en milieu permiak dédaigne le permiak ne fait que confirmer cette perception : seuls 3,7 % des Russes de la région connaissent le permiak comme deuxième langue (Šabaev 1994, p. 19). Au-delà même des questions de reconnaissance officielle, le premier obstacle à franchir est le complexe d'infériorité qui caractérise les Permiaks par rapport aux Russes, en matière de langue comme sur tous les autres points.

On peut dire à l'heure actuelle que cette tentative a débouché sur un échec : un programme a été lancé en 1990 pour promouvoir le permiak, mais il est vite retombé ; et l'idée de faire du permiak une langue officielle, lancée par l'intelligentsia permiake, a été mise à mal en 1992 par l'assemblée locale, composée en majorité de Permiaks (Šabaev 1994, p. 13 ; Šabaev 1998, pp. 39-40 ; Lallukka 1992, p. 20). À d'autant plus forte raison, les Permiaks ayant quitté leur région natale et habitant Perm' (11 000 d'après Šabaev) n'ont gardé aucune attache avec leur culture, et n'ont donc pas pu servir de lobby auprès des autorités régionales³⁰ (Šabaev 1998, p. 40).

Le film montrera très clairement l'état de la langue dans la région aujourd'hui et cette question y est abondamment discutée. Malgré la tradition qui s'est mise en place, certains estimaient que la langue komie permiake n'est pas encore totalement formée

(Turkin 1996) citant une intervention de la chercheuse de Perm' Lobanova). Notons seulement qu'aujourd'hui, le discours komi permiak est parsemé de mots russes, ce qui facilite le passage insensible d'une langue à l'autre (code-switching) (Šabaev 1998, p. 39). Dès le début des années 1990, certaines formes linguistiques avaient été totalement oubliées et étaient en général dites en russe – comme les chiffres par exemple (Šabaev 1994, p. 16)

L'autonomie

Certains chercheurs, notamment Sébastien Cagnoli, soulignent volontiers et à juste titre les parallélismes entre la situation créée au lendemain de la révolution de 1917 et celle dans la période qui suit l'écroulement de l'URSS (Cagnoli 2010). Beaucoup des problèmes posés sont analogues. Mais les réponses apportées ne le sont pas forcément.

La question de l'autonomie des Permiaks avait été une pierre d'achoppement au début des années 1920. Finalement, c'est Moscou qui avait eu le dernier mot. Moscou avait eu satisfaction et avait réussi à endiguer les ambitions de l'oblast' komie sur le reste des terres komies. Le prix à payer, dans les conditions de l'époque, avait été de donner aux Permiaks une compensation, un territoire qui, tout en restant lié à Perm', gardait un niveau d'autonomie considérable et, dans le chaos qui a suivi l'écroulement de l'URSS, avait réussi à devenir un sujet de la Fédération, et donc d'avoir une double allégeance, à Perm' et à Moscou.

Encore une fois, Moscou est intervenue, avec un peu de retard par rapport aux bouleversements – les Permiaks n’avaient en fin de compte eu leur autonomie qu’en 1925... Ici, c’est en 2002 que Moscou a pris en main la question de l’autonomie. Les raisons sont bien sûr différentes : aujourd’hui, le centre est intéressé à rattacher les régions les plus pauvres, qui grèvent le budget de l’État, à des régions plus riches qui les prennent en charge. Les enjeux culturels ont cessé d’être pertinents : dans les années 1920, la politique nationale était l’une des grandes stratégies des maîtres de la Russie pour s’assurer des alliés et pour asseoir leur pouvoir. Aujourd’hui, cette question a perdu de sa pertinence. C’est ainsi que l’autonomie des Permiaks a été ouvertement mise en cause. Aujourd’hui – le film abordera également cette question – l’autonomie permiak a vécu. Mais comment cette autonomie était-elle perçue par la population ?

En préparant cet article, j’ai retrouvé un exemplaire du journal komi permiak en russe, Parma, consacré à l’anniversaire de l’autonomie en 1995. En interrogeant la population de l’okrug, le journal relève un certain nombre d’opinions intéressantes. Il ne précise certes pas quelle est la nationalité des 22 personnes qui répondent, mais on peut constater trois types d’attitude : ceux qui

30 Comme par exemple les Estoniens de Saint-Petersbourg avant l’indépendance de l’Estonie, au début du XXe siècle.

considèrent que le choix de « donner » l’autonomie aux Permiaks était juste (ils sont clairement en minorité), ceux qui ne se sont jamais posé la question, et ceux pour qui l’autonomie était une décision inutile, un gaspillage d’énergies, une manière de diviser la population de l’Union. Cette dernière position, dont les partisans ont aujourd’hui triomphé, est mise particulièrement en relief : telle est la première opinion qui se présente aux yeux du lecteur. En fait, il y a deux raisons principales qui amènent la plupart des interrogés à se prononcer contre l’autonomie. Une partie des ennemis de l’autonomie se comptent parmi les Russes, et cela apparaît dans certaines formulations : « Que les Komi permiaks portent leurs costumes traditionnels et qu’ils apprennent leur langue, mais pourquoi se distinguer par l’autonomie ? » (Parma 1995, n°39-40, p. 3). D’ailleurs, l’idée que la mise en avant de l’élément national peut être dangereuse pour l’unité de la Russie est largement partagée : « On n’est pas citoyen de la grande Russie, on est oudmourte, juif, komi-permiak. Eh oui, les jeunes. Dans les eaux troubles de la haine nationale, il est plus facile de pêcher ses poissons... Va savoir dans l’intérêt de qui. » Telle est la dernière opinion présentée par le journal. En même temps, toutes les nombreuses opinions hostiles à l’autonomie ne s’expliquent pas de la même manière ; pour beaucoup, l’autonomie a été inutile, et n’a eu comme effet que de nourrir une pléthore de fonctionnaires.

Donc, une autonomie qui n’a pas réellement fonctionné ? En tout cas, ce qui s’est passé avec l’okrug komi permiak mérite d’être suivi de près : les idées d’autonomie culturelle, qui ont été exprimées par le ministère de la culture, celles qui visent à réduire le nombre de sujets de la Fédération en regroupant les entités non rentables avec d’autres, économiquement plus viables. C’est là une

mesure qui inquiète par exemple vivement la République marie. Ces dispositions, si elles devaient se réaliser, pourraient bien contenir une menace pour des cultures qui nous sont chères...

ANNEXE31

Les manuels du komi permiak

Выддисьны-гижнывевөтчан, Syktyvkar 1921.

A.N. Zubov et M. Lihačev, Вум-дор-чача (Le perceneige)

Выддыны-гижниевөтчанкнига, Syktyvkar 1925, 72 p.

A.N. Zubov, Виль-ован (Nouvelle vie, 2e livre de lecture), Moscou 1925, 196 p.

A.N. Zubov, Вильтуй (Nouveau chemin, Abécédaire) Moscou 1925, 160 p.

PitjöÖn'ö (A.N. Zubov), Выддынывевөтчан (Livre d'exercices), Moscou 1925.

A.N. Zubov, Задачник (Livre d'exercices), Moscou, 102 p.

M. Lihačev, Шондјюгөр (Rayon de soleil, Abécédaire), Moscou 1926, 116 p.

31 Source : Komi- permiackij... 1962, pp. 36, 38.

M. Lihačev, Вильовантинь (Vers une nouvelle vie, abécédaire pour adultes), Moscou 1928, 48 p.

Pit'öÖn'ö (A.N. Zubov), I Ступеньшколаынвелотчислө. Комиграмматикаодззаюкот, Moscou 1928, 54 p.

M. Lihačev, Уджбердө. Малограмотнойдыжытйөзлөвелөтчанкнига, Moscou 1928, 185 p.

M. Lihačev, Шыпассэз (Abécédaire), Moscou 1928.

M. Lihačev, Вильоланлань (Vers une nouvelle vie, Abécédaire pour adultes), 1929, 72 p.

C.F. Zubov et M.P. Lihačev, Мичаасыв – лыггысьны-гижнывелөтчанкнига (Matin clair, livre pour l'apprentissage de la lecture et de l'écriture), Moscou 1929.

M. Lihačev, Вильоланлань, Moscou 1930, 70 p.

Pitjõn'õ (A.N. Zubov), Вильолан. Школаынлыдысянкнига 3-õt вовелõtчиссезлõ (Vie nouvelle, livre d'étude pour la 3e année).

M. Lihačev, Вилоленлань. Гырыськомийõзõзвелõtныбукварь, Moscou 1932.

M. Lihačev, Вильоланлань (Vers une nouvelle vie. Abécédaire pour adultes), Moscou 1935, 65 p.

M. Lihačev, Малограмотнойезлõгижнывелõtчанкнига (Exercices d'orthographe pour les adultes), Moscou 1931, 56 p.

S.P. Zubov et d'autres, Коллективõл – Поснычелядлук- варьбõрсяньмедодвалыддьõtанкнига (Premier livre collectif après le syllabaire), Moscou 1931.

Les grammaires du komi permiak

Zubov S.P., Основыграмматикипермяцкогонаречиязыкакоми (научно-методическойкониссейприжентриздате, допущенадляшколновоготипа) (Fondements grammaticaux du dialecte permiak du komi), Moscou 1931.

Zubov F.E., Комикивграмматика. Медодззошилялõ 1ся да 2 к ветлõчанво, 1933, 76 p.

Zubov F.E. Комикивграмматика 3-õти 4-õt ветлõчанво (Grammaire komie) Moscou 1933, 140 p.

Nečaev T.A., Zubov A.N., ГрамматикаМедодззагор. Морфология. Шõрõгпколапондавелõtчанкнига (Grammaire. Manuel pour l'école secondaire. 1. Morphologie), Moscou 1933, 116 p.

Zubov F.E., Комикивграмматика, учõtграмотнашколаззпондавелõtчанкнига (Grammaire komie), Moscou 1933, 86 p.

Gribanov S.P., Коми-пермяцкõйорфографическõйсловарь II издание (Dictionnaire orthographique du komi permiak, 2e édition), Kudymkar 1955, 199 p.

Mošegova A.T., Комикивграмматика. Начальнойшкола I– õтда II- к классззпõнда (Grammaire komie), Kudymkar 1959, 95 p.

Mošegova A.T., Комикивграмматика. Начальнойшкола III -õtда IV -õtклассззпõнда (Grammaire komie), Kudymkar 1958, 95 p.

Sporova A.M., Rasporova Z.B., Boteva E.B., Коми-пермяцкõйкивграмматика ч I Фонетикадаморфология (Grammaire du komi permiak, partie 1, Phonétique et morphologie), Kudymkar 1959, 110 p.

Karavaeva M.P., Sporova A.M., Коми-пермяцкõйкивграмматика ч II семилетнойдасреднойшкола (Grammaire du komi permiak, partie 2), Kudymkar 1958, 160 p.

Kanina G.A., Rasporova C.B., Грамматика коми-пермяцкого языка для педучилища I Фонетика и морфология (Grammaire du komi permiak, partie 1, Phonétique et morphologie), Kudymkar 1961.

BIBLIOGRAPHIE

VAŠEV 1975 = Бачев, Г.Т., Коми-пермяцкий национальный округ. Краткий справочник, Кудымкар.

VAŠEV 1993 = Бачев, Г.Т., «История развития родного языка и письменности и просвещения на края», История и культура коми-пермяцкого народа в школьной программе, Кудымкар, стр. 77-81.

VOJKO 1993 = Бойко, В.Н., «Фольклорные традиции в произведениях М.П. Лихачева», История и культура коми-пермяцкого народа в школьной программе, Кудымкар, стр. 182-187.

CAGNOLI, Sébastien, 2010, « Résonances entre les périodes post-impériale et post-soviétique dans la création dramatique komie », Journées des jeunes chercheurs Université Paris 3 – CIEH, à paraître.

ČUGAEV 1960 = Чугаев, М.А., «Первый окружной съезд советов», Наш край (Материалы для изучения), вып. 2, Кудымкар, стр. 21- 25.

DMITRIKOV 1993 = Дмитриков, М.П., «К вопросу о консолидации коми», История и культура коми-пермяцкого народа в школьной программе, Кудымкар, стр. 88-91.

DOBÓ, Attila, 1997, „Das Komi – alseinheitliche Literatursprache“, Die sprachliche Situation bei den uralischen Völkern. Specimina Sibirica T. XII, Szombathely, S. 47-50.

EPILIN 1993 = Епилин, В.Н., «Малоизвестные страницы истории объединения коми-зырян и коми-пермяков», История и культура коми-пермяцкого народа в школьной программе, Кудымкар, стр. 13-19.

ISTOMIN, 1996 = Истомин, Федор, «Расстрелян в день рождения»,

Парма, 2.11.1996.

KOMI-PERMIACKIJ 1962 = Коми-пермяцкий язык (введение, фонетика, лексика и морфология), подред. и при соавторстве В.И. Лыткина, Кудымкар.

KOMI-PERMIACKO 1985 = Коми-пермяcko-русский словарь, сост. Баталова, Р.М., Кривошекова-Гантман, А.С., Москва.

KONIN 1976 = Конин, Геннадий Константинович, Памятники истории и культуры коми-пермяцкого национального округа, Кудымкар.

KON'ŠIN 1995 = Коньшин, А.Е., « Спецполеки (или к вопросу о трудовом перевоспитании бывших кулаков) », Нашкрай (Материалы для изучения), вып. 7, Кудымкар, стр. 20-25.

KRIVOŠČEKOVA 1967 = Кривошекова, Т.З., « Из истории развития коми-пермяцкой письменности и литературного языка », Нашкрай (Сборник статей), вып. 3, Кудымкар, стр. 116-122.

LALLUKKA, Seppo, 1992, "Perämaanperäkyllä – Kierros Permin Komissa", Kieliposti, 1992/2, s. 15-21.

LALLUKKA, Seppo, 1995, Komipermjakit – perämaan kansa. Syrjäytyminen, sulautuminen ja postkommunismimurros, Helsinki.

LYKIN, Vasilij I., 1962, „Über die Geschichte der syrjänischen Literatur“, Ural-Altische Jahrbücher Band XXXIV, Heft 1-4, pp. 214-210.

MAJSHEV 1940 = Майшев, И.И., Грамматика коми-пермяцкого языка, Москва-Ленинград.

NEČAEV 1934 = Нечаев, « Латинизация у коми-пермяков Уральской области », in Алфавит Октября. Итоги введения нового алфавита среди народов РСФСР, Под ред. Н. Нурмакова, Москва-Ленинград, стр. 99-103.

NIKITINA 1995 = Никитина, Людмила Алексеевна, « К.Ф. Жаков о коми-пермяках », Нашкрай (Сборник статей научно-популярных и краеведческих), вып. 7, Кудымкар, стр. 25-27.

PAHORUKOVA 1977 = Пахорукова, Вера Васильевна, Пути и проблемы развития коми-пермяцкой прозы, Ленинград.

PAHORUKOVA 1993 = Пахорукова, Вера Васильевна, « Питю Ёньё и коми-пермяцкая культура », История и культура коми-пермяцкого народа в школьной программе, Кудымкар, стр. 177- 181.

PONOMAREV 1970 = Пономарев, С.И., « Проблема автономии коми-пермяцкого народа и ее разрешение », Нашкрай (Сборник статей), вып. 4, Кудымкар, стр. 34-46.

PONOMAREV 1970a = Пономарев, С.И., « Создание национальной государственности коми-пермяцкого народа и ее роль в социалистических преобразованиях края », Труды Московского государственного историко-архивного института т 28, Москва, стр. 420-437.

POPOV 1894 = Попов, Е., Выддьём пермякь понда, Пермь.

RÉDEI, Károly, 1996, „Die sprachliche Situation und die Probleme der Schriftsprache bei den Syrjänen“, Die sprachliche Situation bei den uralischen Völkern, Specimina Sibirica T. XII, Szombathely, pp. 127- 134.

ROGOV 1869 = Рогов, Николай, Пермьско-русский словарь, Санкт-Петербург.

ŠABAEV 1993 = Шабаяев, Ю.П., « Современные этнокультурные ориентации коми-пермяков », Труды Института языка, литературы и истории Коми научного центра УрО РАН вып. 56, стр. 83-91.

ŠABAEV 1994 = Шабаяев, Ю.П., « Этноязыковые процессы у коми-пермяков », Финноугроведение 1994/2, Йошкар-Ола, стр. 3-21. ŠABAEV, Juri, 1998, "Ei-maa jasuolakorva-Permjakki", Isonkarhun

jälkeläiset, Helsinki, s.24-43.

TOULOUZE, Eva, 1997, « Les alphabets des langues finno-ougriennes de Russie et l'expérience de la latinisation », Études finno-ougriennes XXIX, pp. 47-83.

TOULOUZE, Eva 2004, « Mission et école dans la région de la Volga au XIXe siècle : l'œuvre de Nikolaj Il'minskij », Études finno-ougriennes N° 36, pp. 7-46.

TUPICYN 1935 = Тупицын, Ф.А., Самоучитель коми-пермяцкого языка, Кудымкар.

TYRIS... 1981 = «М.П. Лихачев в 80 лет», Поленинском пути, 14/11/1981, стр. 2.

TURKIN 1996 = Туркин, Адольф, «Конференция, посвященная христианизации коми-пермяков», Linguistica Uralica XXXII, Tallinn 1996/4, I. 310-312.

VAVILIN 1981 = Вавилин, М., «Велотись и гижись», Поленинском пути, 14/11/1981, стр. 2.

VAVILIN 1993 = Вавилин, М., «К вопросу о первых шагах национальной государственности коми-пермяков», История и культура коми-пермяцкого народа в школьной программе, Кудымкар, стр. 11-13.